



Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire: l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530)

Jean-Louis Fournel

► To cite this version:

Jean-Louis Fournel. Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire: l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530). 2005, pp.85-102. halshs-00138370

HAL Id: halshs-00138370

<https://shs.hal.science/halshs-00138370>

Submitted on 25 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite par Francesco Guicciardini

Francesco Guicciardini est aux armées comme lieutenant-général du pape quand, le 10 mai 1527, selon une de ses lettres datée de ce jour-là, lui arrive la nouvelle du sac de Rome. Ce qui s'écroule alors, c'est l'ensemble du projet politique qu'il avait ardemment soutenu : se servir de la rivalité entre François 1^{er} et Charles Quint pour garantir "la libertà della povera Italia" en battant militairement les Espagnols dans la péninsule - et, si possible, sans l'aide de l'armée française. La défaite est donc à la fois personnelle et collective : les réponses, les analyses et les questionnements qui en naîtront devront tisser ces deux fils. Commence alors une période complexe de la vie du Florentin dans laquelle celui-ci va vite se trouver en butte aux soupçons d'une partie de ses concitoyens, privé de toute fonction publique, après le changement de gouvernement advenu à Florence le 16 mai 1527. Il choisit dans un premier temps de rentrer dans sa patrie¹. Ce n'est qu'en septembre 1529, quelques semaines avant que ne débute le siège de Florence par les troupes impériales, qu'il prend le chemin de l'exil jusqu'à la chute de la dernière république².

Le rapport de Francesco Guicciardini avec l'écriture est marqué durant ces trois années par la coexistence de pratiques d'écriture de natures très différentes : lettres, textes apologétiques, *consolatoria*, *ricordi*, historiographie, commentaires (ses *considérations sur les Discours de Machiavel*). C'est l'ensemble de cette production qu'il conviendrait de prendre en compte dans cette intervention même si, pour des raisons de place,

¹ En fait, il va demeurer dans deux de ses propriétés à la campagne non loin de Florence (à Finochietto puis à Santa Margherita in Montici). Pour tous les renseignements d'ordre biographique, voir Ridolfi (Roberto), *Vita di Francesco Guicciardini*, Roma, Belardetti, 1960 (réédition, Milano, Rusconi, 1982). Pour une bibliographie guichardinienne plus complète que celle qu'autorise le caractère succinct des notes de cette intervention, voir Fournel (Jean-Louis) et Zancarini (Jean-Claude), *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, p. 367-378.

² Il se rend alors successivement dans diverses villes de Romagne, puis à Bologne, à Lucca et, enfin, à Rome.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

je concentrerai avant tout mon attention sur les trois textes écrits entre septembre et décembre 1527 (*Consolatoria*, *Accusatoria* et *Defensoria*)³. Il ne s'agit pas là d'un choix chronologique arbitraire borné par deux grandes "catastrophes" : tous les textes de ces trois années se répondent et se complètent, constituant ensemble les diverses facettes d'une réponse à un même questionnement né de l'échec de la Ligue de Cognac, cette "analyse immédiate de la défaite" proposée comme titre pour cette étude⁴.

Mon choix est né d'une certaine insatisfaction devant les interprétations dominantes des textes guichardinien de ce moment historique précis : schématiquement on pourrait ici citer quelques unes d'entre elles dans une énumération qui évoquerait pêle mêle le passage de la politique à l'histoire, le repli autobiographique, l'examen de conscience, l'amertume à l'égard de la république, la victoire du scepticisme, le tournant conservateur, la restriction de l'intérêt de l'auteur au domaine florentin. Si la plupart de ces lignes de lecture me semblent receler bon nombre d'éléments utiles pour l'analyse, elles posent, me semble-t-il, plusieurs problèmes : d'abord, elles font l'impasse sur ce que l'on pourrait appeler l'intratextualité guichardinienne (phénomène fondamental pour un auteur dont tous les textes sont liés entre eux et qui a toujours fait de son écriture un des volets de son action dans le siècle); ensuite, elles insistent de façon excessive sur l'idée d'une rupture épistémologique causée par l'échec de son grand projet historique; enfin, elles n'éclaircissent pas suffisamment (mais sur ce point ma critique doit s'avérer, selon les cas, plus nuancée) sur l'articulation entre ces textes et le passage successif à l'écriture de la *Storia d'Italia*⁵.

³ A cet égard, la présente étude voudrait être une reprise et un approfondissement d'un premier travail publié il y a plus de dix ans (voir "La conception des commentaires dans l'écriture de l'Histoire de Guichardin et Monluc", *Du Pô à la Garonne (les relations entre la France et l'Italie à la Renaissance)*, textes réunis par Jean Cubelier de Beynac et Michel Simonin, Agen, Centre Matteo Bandello, 1990, p. 291-318).

⁴ L'hypothèse de lecture implique ici de refuser de privilégier une approche de ces textes par leur inscription dans une typologie des genres qui les rendraient hétérogènes.

⁵ Si ce dernier point mérite d'être évoqué, au-delà des raisons internes à l'étude du corpus guichardinien, ce n'est bien évidemment pas au nom d'un

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Or, réfléchir sur les liens qui se tissent entre actualité et écriture présente à mon sens un double intérêt dans le cas présent : d'une part, cela nous offre la possibilité de rappeler combien l'écriture guichardinienne est le plus souvent - au moins jusqu'à la période évoquée aujourd'hui - un *acte* conditionné par la "qualité des temps" ou la "condition des temps"⁶; d'autre part, cela nous donne l'occasion de nous interroger sur les formes que prend la structuration progressive des conditions de possibilité de la rédaction de la *Storia d'Italia* à travers l'analyse de l'écriture de la partie la plus brûlante de ce temps présent.

Pour ce faire, j'essaierai de montrer que tout au long de ces trois années lesdits textes de Guicciardini font se croiser constamment trois logiques spécifiques qui s'avèrent en définitive complémentaires et que j'examinerai en les mêlant, puisque dans les textes elles sont bien à l'œuvre *en même temps*. D'abord, une logique de type *judiciaire* : il s'agit bien pour l'auteur de se défendre et d'attaquer et, dans cette affaire, sa formation de docteur en droit et sa carrière d'avocat lui sont de quelque utilité. En outre, cette approche judiciaire mobilise des connaissances, des pratiques et des méthodes d'ordre juridique⁷. Ensuite, une logique d'ordre *rhétorique* : en effet, d'une part,

souci téléologique mais, entre autres autres choses, parce que l'on sait - si l'on en croit l'anecdote relatée par Sansovino dans une des éditions du chef d'œuvre de Guicciardini en 1563 - que Jacopo Nardi aurait incité ce dernier à entreprendre une "histoire de sa lieutenance" dès les mois qui suivirent le sac de Rome. A cette histoire-là, Guicciardini préféra, dans un premier temps, d'autres écritures et ce point n'est pas sans intérêt.

⁶ Sur la prégnance de ces expressions dans la logique guichardinienne - et machiavélienne ...- voir notre introduction à Fournel (Jean-Louis) et Zancarini (Jean-Claude), *La politique de l'expérience : Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin...*

⁷ Je renvoie ici à la lecture très originale des *ricordi* de Guicciardini ("*Guicciardini scettico?*") présentée par Paolo Carta lors d'une communication au colloque bolonais sur Guicciardini en octobre 2000 (*Bologna nell'età di Carlo Quinto e Guicciardini*, a cura di Pasquini (Emilio) et Prodi (Paolo), Bologna, Il Mulino, 2002, p. 265-282). Dans le même volume on peut aussi consulter, allant dans le même sens, l'étude de Diego Quaglioni, "Politica e diritto in Guicciardini", *op. cit.*, p. 181-197). Ce qui est en jeu est le type de "modernité politique" dans laquelle insérer

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

l'écriture de l'histoire est souvent pensée à cette époque comme fille de la rhétorique mais, d'autre part et surtout, le questionnement sur la valeur des mots et discours des hommes est impératif pour comprendre l'imprévisible et reconstruire une histoire possible à partir de "preuves" dont le sens est à la fois rhétorique, juridique et historiographique⁸. Enfin, une logique plus strictement *politique* qui se déploie à travers l'examen de la conciliation possible entre intérêts individuels et nécessités collectives mais aussi dans l'étude du balancement entre perspective florentine et perspectives "italienne" ou européenne et, surtout, par le biais du rôle décisif de la guerre comme facteur d'éclatement des formes traditionnelles de rationalité.

Guicciardini est conscient (ses lettres l'attestent durant les mois de mai et juin 1527) du fait que l'évolution défavorable des événements fragilise sa position personnelle. C'est d'autant plus vrai que sa situation dans les armées de la ligue de Cognac est paradoxale : il est à la fois un fonctionnaire du pape - et

Guicciardini (scepticisme à la Montaigne ou neo-aristotélisme juridique). L'importance de la ligne de lecture "juridique" avait été aussi pointée, mais avec une perspective quelque peu différente insistant sur le "genre judiciaire" de la rhétorique classique, dans un article de Vincenzo De Caprio ("Nei testi del 27' : conoscere attraverso la crisi", *Italianistica*, vol. 2, 1984, University of Notre Dame, p. 81-93). Voir aussi sur ce point Quaglioni (Diego), *A une déesse inconnue. La conception pré-moderne de la justice*, préface et traduction de Marie-Dominique Couzinet, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003, notamment p. 112-116.

⁸ On retrouvera cette logique à l'oeuvre dans les trois textes "apologétiques" mais aussi, par exemple, au travers de l'usage des *concioni* dans les *Cose fiorentine* ou dans la réécriture des *ricordi* ou dans l'interrogation sur les mots clés de la langue machiavélienne que développent à l'occasion les "considérations". Sur la question de la rhétorique de l'histoire et de ses rapports avec la preuve d'ordre juridique, voir Ginzburg (Carlo), *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri*, Paris, Verdier, 1997, p. 16-24 (édition originale, Torino, Einaudi, 1991) et *Rapporti di forza. Storia, retorica, prova*, Milano, Feltrinelli, 2000.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

pas n'importe lequel, son "lieutenant-général" doté d'amples pouvoirs - mais aussi le commissaire des troupes florentines, alors même que le pouvoir à Florence vient de changer de mains depuis que le cardinal de Cortona et les derniers héritiers des Médicis en ont été chassés, le 16 mai. Face à cette situation pour le moins délicate de double "loyauté"⁹, à la fois contrainte et choisie, la ligne de conduite de Guicciardini - très amplement illustrée par les nombreuses lettres écrites durant cette période cruciale - s'avère somme toute assez simple : il prend acte du changement de gouvernement à Florence sans le combattre (il défendra même le nouveau gouvernement auprès du pape en juillet) ; il considère pendant encore quelques semaines qu'il ne faut avoir qu'une seule ardente obligation : la poursuite de la guerre et la libération du pape ; il demande son remplacement à la tête des troupes florentines mais attend patiemment qu'une décision du conseil des Dix lui permette de quitter les troupes le 25 juin ; enfin, après l'accord signé par le pape avec les impériaux et après l'arrivée de son remplaçant au camp, il se retire sur ses terres en abandonnant, symétriquement, ses fonctions au sein du gouvernement pontifical. Au terme d'un processus qui dure moins de deux mois, Guicciardini, d'un côté, renonce à représenter Florence aux armées, au nom de ses devoirs envers Clément VII, tandis que, de l'autre, au nom de sa florentinité et de l'échec définitif du projet historique qu'il avait contribué fortement à mettre en oeuvre, il renonce à servir le pape pour l'instant. S'il n'est pas incompatible à ses yeux de servir le pape en étant un citoyen florentin quand sa cité natale et le souverain pontife poursuivent les mêmes buts, il devient impossible de servir activement l'une comme l'autre dès lors que leurs politiques respectives divergent.

Pourtant, jusqu'à l'automne 1529, Guicciardini tente de soutenir la position conciliante incarnée par le gonfalonier Capponi et participe régulièrement aux réunions du Grand Conseil (ce n'est pas un hasard si cette participation aux instances légales de la république sera un des reproches adressés dans l'*Accusatoria* et un des éléments de sa défense dans ses lettres de décembre 1529). De même, il proteste maintes fois de son attachement à la république et de sa conviction que le pape ne doit pas remettre en cause la nature du

⁹ Sur ce point, voir Gagneux (Marcel), "Italianité, patrie florentine et service de l'Eglise dans l'oeuvre et la vie de Guichardin", *Quêtes d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance*, CIRRI, vol. 18, Paris, 1990.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

gouvernement florentin¹⁰. Ce n'est qu'à partir de septembre 1529, lorsque les troupes impériales franchissent les frontières du territoire florentin, qu'il décide de quitter sa patrie. Dès lors, à partir de décembre 1530 mais pas auparavant, Guicciardini se pense comme un exilé et s'empporte contre l'"obstination" de ceux qui sont au pouvoir à Florence. C'est bien cette *ostinazione* qui, selon lui "non lascia *cognoscere* agli huomini la necessità"¹¹ : elle brouille la frontière entre les fous et les sages, rendant ainsi pour partie l'histoire incompréhensible, comme nous le rappelle le nouveau *ricordo* qu'il choisit, en 1530, de placer en tête du nouveau recueil de ses avertissements¹².

¹⁰ Voir ses lettres du 30 mai, du 21 juin et du 16 juillet 1527 ainsi que sa lettre de défense envoyée au Conseil des Huit en décembre 1529 et ses lettres à son frère Luigi Guicciardini, en décembre 1529.

¹¹ "ne permet pas aux hommes de comprendre la nécessité" (Guicciardini (Francesco), *Opere inedite*, a cura di Giuseppe Canestrini, Firenze, Barbera, 1857-1867, vol. IX, p. 154 - lettre du 30 juillet 1530).

¹² *ricordo* C 1 : "Quello che dicono le persone spirituali, che chi ha fede conduce cose grandi; e come dice lo Evangelo, chi ha fede può comandare a' monti ecc.; procede perché la fede fa ostinazione. Fede non è altro che credere con opinione ferma, e quasi certezza le cose che non sono ragionevoli; o, se sono ragionevoli, crederle con più risoluzione che non persuadono le ragione. Chi adunque ha fede diventa ostinato in quello che crede, e procede al cammino suo intrepido e risoluto, sprezzando le difficoltà e pericoli, e mettendosi a sopportare ogni estremità. Donde nasce che essendo le cose del mondo sottoposte a mille casi e accidenti, può nascere per molti versi nella lunghezza del tempo aiuto insperato a chi ha perseverato nella ostinazione; la quale essendo causata dalla fede, si dice meritamente: chi ha fede conduce cose grandi. Esempio a' di nostri ne è grandissimo questa ostinazione de' Fiorentini, che essendosi contro a ogni ragione del mondo messi a aspettare la guerra del papa e imperadore, senza speranza di alcuno soccorso di altri, disuniti e con mille difficoltà, hanno sostenuto in sulle mura già sette mesi gli eserciti, e quali non si sarebbe creduto che avessino sostenuto sette dì; e condotte le cose in luogo che se ne vincessino, nessuno più se ne maraviglierebbe, dove prima da tutti erano giudicati perduti; e questa ostinazione ha causata in gran parte la fede di non potere perire secondo le predizioni di Fra Jeronimo da Ferrara"

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

De fait, à partir du printemps 1529¹³, s'exprime clairement *par moment* une inquiétude croissante quant à la capacité de comprendre ce qui peut arriver (cette nécessité du *cognoscere*, verbe qui revient de façon lancinante dans tous les écrits de cette époque) : “noi siamo tutti in un bello labirinto e chi è fuora non ha a avere invidia a quelli di drento et e converso” déclare-t-il ainsi dans une lettre du 3-4 décembre 1529 à son frère Luigi¹⁴. Avant de reconnaître que la sortie du labyrinthe est malaisée à trouver, Guicciardini a cherché, par les actes et par les mots, différents fil d'Ariane pour échapper à la catastrophe annoncée, à savoir la répétition à Florence du traumatisme vécue trois ans plus tôt par la cité des papes¹⁵.

En septembre 1527, *tempore pestis* (ces “étranges” temps de peste qui depuis le *Decameron* se prêtent particulièrement à la suspension nécessaire à la réflexion et à l'écriture¹⁶), quand il entreprend d'écrire sa *Consolatoria*, Guicciardini n'a donc en fait nullement l'intention de se retirer définitivement

¹³ Ces remarques sur la datation de l'évolution de l'attitude et de la réflexion de Guicciardini illustrent, selon moi, la double nécessité d'une chronologie fine des événements et d'un croisement constant des textes entre eux mais aussi avec les *necessità* de l'histoire qui court.

¹⁴ “nous sommes tous dans un beau labyrinthe et ceux qui sont au dehors [de la cité] n'ont pas à envier ceux qui sont à l'intérieur et inversement” (*Opere inedite...*, vol. IX, Flornece, 1860, p. 140).

¹⁵ On pourrait à cet égard comparer les lettres de mai-juin 1527 où il met en garde la *Signoria* sur la possibilité que les mêmes causes ne produisent rapidement les mêmes effets - si Florence ne songe à s'armer contre les Impériaux - avec la lettre désespérée à son frère Luigi, datée du 18 juillet 1530, où il déclare ne plus voir comment éviter le sac de la ville et sa destruction “per sempre”.

¹⁶ Sur la situation des temps de peste comme moment d'exception, voir Guglielminetti (Marziano), *Memoria e scrittura. L'autobiografia da Dante a Cellini*, Torino, Einaudi, 1977. Guglielminetti fait alors remarquer que “la *consolatoria* offre nella storia dell'autobiografia il primo esempio di esame interiore autosufficiente che si fonda integralmente sulla coscienza dell'autore e si sostiene in via d'un dibattito intimo privo di appoggi e di riscontri” (*ibid.*, p. 287).

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

de la politique active¹⁷. On peut considérer que n'est pas de pure forme la conviction exprimée lorsqu'il se déclare à lui-même : “Credo bene, anzi tengo per certo, che se la città arà vita e non affoghi in questa tempesta grande che ora si mostra, non passerà molto tempo che non solo non sarai rifiutato, ma che agli uomini parrà forse avere fatto perdita di non si essere valuto in tempi tanto strani della virtù ed esperienza tua la quale è impossibile che in tanta carestia di uomini non sia cognosciuta”¹⁸.

Bien sûr, il développe à la fin de cette même *Consolatoria* un éloge vibrant de l'*otium cum dignitate* cicéronien. Mais cette consolation ultime doit être lue *cum grano salis* à partir de la posture proclamée par l'auteur : ne pas parler en philosophe ni en homme de Dieu, ne pas chercher d'aide dans la Raison ni dans la Foi, mais se rabattre sur les réconforts que peuvent donner la vie très humaine et les mots de cette vie (à la fin de la *Consolatoria*, Guicciardini s'appuie ainsi sur le triptyque *pensieri, opere, memoria*)¹⁹. Comme un nouveau Bernardo del Nero, il peut revendiquer de parler “più bassamente e

¹⁷ C'est pourquoi je ne partage pas l'avis exprimé dans une de ses notes par Marziano Guglielminetti qui, en renvoyant l'“ozio con dignità” à Cicéron (et notamment au *De Oratore* I,1), ajoute que “di certo per lui si tratta di una formula priva ormai di quel valore politico alternativo rivendicatole, invece da Cicerone nelle lettere e nelle orazioni” (*ibid.*, p. 290-291). J'ajouterai que ce qui est dit ici est aussi transposable au Machiavel de la célèbre lettre à Vettori du 10 décembre 1513 qui, au-delà du passage toujours cité sur les “panni reali e curiali” du dialogue de l'auteur avec les Anciens, se conclut sur une vibrante offre de services aux Médicis, fût-ce pour se contenter de “voltolare un sasso”.

¹⁸ “Je crois bien, je tiens même pour certain, que, si la cité reste en vie et ne sombre pas dans cette grande tempête que l'on voit aujourd'hui, il ne se passera pas beaucoup de temps avant que non seulement tu ne sois pas rejeté mais qu'il semble aux hommes avoir perdu beaucoup en n'ayant pas recours dans des temps aussi étranges à ta vertu et à ton expérience, dont il est impossible qu'elles ne soit pas reconnues au milieu d'une telle pénurie d'hommes” (Guicciardini (Francesco), *Consolatoria*, in *Autodifesa di un politico*, a cura di Ugo Dotti, Roma-Bari, Laterza, 1993, p. 109).

¹⁹ *Consolatoria*..., p. 117.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

più secondo la natura degli uomini e del mondo”²⁰ en renvoyant les discours des théologiens et des philosophes à celui de “certi medici che spesso danno allo infermo quelle medicine che per sé non piglierebbono” car ces “rimedi o medicine [sono] troppo potenti”²¹ (où il n’est pas indifférent que l’on retrouve les mêmes termes utilisés que pour la critique des *mezzi straordinari* dans les “considérations”²²). C’est là une position de *savio* qui juge “secondo la ragione” et les “discorsi e considerazione umane”²³ et non selon les “giudicii di astrologi, o pronostici di spiriti, o profezie di frati”.²⁴

²⁰ *Consolatoria...*, p. 97. On sait qu’on a là une antienne de Bernardo del Nero dans le *Dialogo del reggimento di Firenze*. Voir, par exemple, *Dialogo...*, in Guicciardini (Francesco), *Opere*, a cura di Emanuella Scarano, Torino, UTET, 1970, vol. 1, p. 310 : “dico adunque che, posposta ogni autorità dei filosofi, parlando *naturalmente*...” ou p. 463 : “arebbe bisogno di medicine forti e, *per parlare in volgare*, di crudeltà”.

²¹ *Consolatoria...*, p. 96.

²² *Considerazioni attorno ai Discorsi di Niccolò Machiavelli sulla prima deca di Tito Livio*, in *Opere...*, p. 642 (I, 26 : “Però bisogna che el principe abbia animo a usare questi straordinari quando sia necessario, e nondimeno sia sì prudente che non pretermetta qualunque occasione se gli presenti di stabilire le cose sue con la umanità e co' benefici, non pigliando così per regola assoluta quello che dice lo scrittore, al quale sempre piacquono sopra modo e' remedi straordinari e violenti.”)

²³ *Consolatoria...*, p. 106-107.

²⁴ *Consolatoria...*, p. 107. C’est pourquoi l’inscription du texte de Guicciardini dans la longue lignée des *consolationes* philosophiques et religieuses (que l’on pense à Sénèque, à Boèce, ou à la paraphrase de ce dernier par Pétrarque dans le *De remediis utriusque fortunae*) ne s’avère pas la clé de lecture la plus utile. Pas plus que ne l’est toujours (malgré la compilation contemporaine des sermons de frère Jérôme qu’entreprend Guicciardini) l’héritage savonarolien des interrogations ou des dialogues, destinés à mieux saisir le sens des tribulations en cours, entre le prédicateur et lui-même, ses ouailles ou la divinité (même si ces deux références, l’une classique l’autre contemporaine, peuvent avoir eu leur importance dans le choix de la *forme* choisie). Le raisonnement pourrait être le même quant à la tradition humaniste de l’invective (cf Pier Giorgio Ricci, “La tradizione

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Une fois affirmé ce choix trop humain, reste à déterminer le type de discours et de raisonnement qui peuvent rendre compte de la situation et faire connaître ce que l'on sait ou que l'on a appris. Guicciardini s'engage alors dans une reconstitution de ce qui est arrivé et, surtout, du rôle qu'il a pu y jouer. Pour comprendre, il entreprend d'abord, dès la *consolatoria*, de se mettre dans la situation d'un accusé fictif (même si, dans un premier temps, accusations et défenses restent confinées dans les limites de l'examen de conscience) : c'est alors *l'avocat* ou le *juriste* qui entre en scène. Cet homme de la *ragione* est une figure de juge très laïc qui refuse les deux autres possibles figures "surhumaines" de juges des temps présents que sont le philosophe et le prêtre. Et cela ne touche pas seulement les trois écrits apologétiques. Ces derniers sont seulement le socle nécessaire de ce questionnement, à la fois pour des raisons de méthode et de morale : méthodologiquement parlant, les textes apologétiques introduisent le dédoublement entre, d'un côté, l'acteur de l'histoire - qui peine à démêler les pratiques et les impératifs de l'individu de ceux de la collectivité - et, de l'autre, l'analyste dépassionné de celle-ci ; moralement, dans la mesure où ce n'est qu'après avoir lavé son honneur que l'auteur pourra récupérer une parole légitime, la forme d'*auctoritas* qui peut fonder un discours en raison. La recherche de la vérité passe dès lors par la conjonction de l'analyse et de l'éthique.

L'auteur de la *consolatoria* refuse ainsi *l'aveu*, cette clé de voûte de la procédure inquisitoriale souvent dominante dans l'ancien régime en matière de droit pénal, mais il ne le refuse pas abruptement : Guicciardini construit sa défense progressivement à partir d'une posture tout à la fois *autobiographique* (de façon schématique selon l'idée suivant laquelle quelqu'un comme lui a donné suffisamment de preuves de sa loyauté par le passé pour ne pas subir de telles accusations²⁵) et *historique* (consistant à

dell'invettiva tra il Medioevo e l'umanesimo", *Lettere italiane*, 1974, p. 405-414).

²⁵ On peut remarquer que l'on retrouve ici, curieusement, un des arguments favorisés des *piagnoni* dans leurs défenses de Savonarole : c'est la "sainte vie" du frère dominicain qui contribuerait ainsi largement à le disculper des accusations dirigées contre lui. Voir, sur ce point, Fournel (Jean-Louis) et Zancarini (Jean-Claude), *La politique de l'expérience....*, p. 99-116.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

repandre une par une les accusations portées contre lui pour montrer que, à la lumière de ce qui s'est vraiment passé, elles ne s'appuient que sur des bruits et des soupçons dénués de tout fondement). L'objectif de la *consolatoria* est de tirer toute loi de "la verità e ragione delle cose"²⁶ : et l'on est tenté de lire encore dans le terme de *ragione* son double sens rationnel et juridique : un sens qui, comme nous le rappellent Diego Quaglioni et Paolo Carta²⁷, se retrouve dans la pratique du juge qui sait que la loi reste générale et ne mesure que la *normalità*, ce qui arrive le plus souvent, laissant à la *discrezione* du juge - c'est-à-dire à son discernement - le soin de rendre compte des cas particuliers. Cette vérité pose des règles qui relèvent de l'adaptabilité à la "qualità dei tempi" et s'oppose aussi bien aux *exempla* qu'aux "vane opinione degli uomini". Ce qui est pointé du doigt c'est tout discours qui n'est pas ancré dans les faits, où les paroles sont détachées de la réalité et qui produisent de ce fait une opinione *vana*, distincte donc de l'*openione* autorisée de l'homme de loi dont parle le ricordo C 111 (introduit significativement dans le recueil seulement en 1530)²⁸.

Au passage, le rappel d'une vie sans tache rend d'autant plus crédible ce qui est avancé par la suite et peut ainsi donner lieu à la première analyse des

²⁶ *Consolatoria*..., p. 110 : "Credo questo, ma lo voglio porre da parte e non ci fare fondamento; perché, come ho detto, mi pare ragionevole che anche senza questo ti debbi contentare, e che tanti libri che tu hai letti, tante istorie che tu hai scorse, tante faccende che tu hai maneggiate, t'abbino in modo ammaestrato e fatto lo animo sedato e pacifico, che la vita tua e' fini tuoi siano per pigliare più presto legge e regola dalla verità e ragione delle cose che dalle vane opinione degli uomini."

²⁷ Voir les études citées *supra* dans la note 7.

²⁸ C111 : "E vulgari riprendono e jurisconsulti per la varietà delle opinione che sono tra loro, e non considerano che la non procede da difetto degli uomini, ma dalla natura della cosa in sé; la quale non sendo possibile che abbia compreso con regole generali tutti e casi particolari, spesso e casi non si truovano decisi appunto dalla legge, ma bisogna conjetturarli con le openione degli uomini, le quali non sono tutte a uno modo. Vediamo el medesimo ne' medici, ne' filosofi, ne' giudicii mercantili, ne' discorsi di quelli che governano lo Stato, tra quali non è manco varietà di giudicio che sia tra' legisti."

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

causes de l'échec et du sac de Rome. Mais l'autobiographie est insuffisante si elle n'est pas soutenue par les faits et, pour ce faire, Guicciardini ne peut se contenter de la *consolatoria* qui ne relève que du dialogue avec sa conscience, il doit passer à l'écriture de l'*accusatoria* et de la *defensoria* pour faire place nette des accusations non plus par rapport à lui-même mais par rapport à l'extérieur et à ses propres concitoyens. Le *dédoublement* qu'a permis la *consolatoria* permet cette *mise à distance* qui n'est pas un détachement et qui contribue à faire émerger une perspective historique (on a envie de parler de "distanciation" ou de "*straniamento*")²⁹. Guicciardini nous signifie alors qu'il ne saurait se contenter d'avoir raison contre tous en son for intérieur et de s'enfermer dans l'*otium* de sa villa, si digne soit-il. Il s'agit pour lui de recréer les conditions de possibilité d'une intervention légitime de sa part dans le débat public. Une telle intervention sera possible dès lors qu'il aura prouvé qu'il n'a pas commis de faute mais une simple erreur de jugement et que, de plus, cette erreur ne lui est pas imputable mais relève d'abord des impondérables de la guerre³⁰.

²⁹ On dispose d'un seul précédent du procédé dans les textes de Guicciardini : un bref feuillet intitulé *A se stesso* par les éditeurs modernes et relevant pour le coup d'une logique classique d'examen de conscience comme préparation à la mort - rédigé en Espagne en 1513 (*Opere inedite...*, vol. X, p. 89). Voir aussi sur cette question de la distance/distanciation, Ginzburg (Carlo), *Occhiacci di legno. Nuove riflessioni sulla distanza*, Milano, Feltrinelli, 1998 (traduction française, *A distance*, Paris, Gallimard, 2000). J'avais déjà insisté sur ce point dans l'article cité plus haut consacré à l'écriture des "Commentaires" chez Guicciardini et Monluc, mais mon raisonnement était alors probablement excessivement "hégélien" tout occupé qu'il était à démontrer l'émergence d'un sujet souverain dans l'histoire.

³⁰ C'est d'ailleurs à ce moment-là que la guerre apparaît de plus en plus comme l'activité de l'homme qui, entre toutes, échappe aux prévisions rationnelles (on se rapportera aux nouveaux avertissements sur la guerre insérés dans la dernière rédaction des *ricordi* ou à la critique de Machiavel dans les *Cose fiorentine* quand Guicciardini fait de la guerre extérieure un facteur essentiel du processus débouchant sur la révolte des *Ciompì*). Guicciardini peut alors conclure sa *consolatoria* en soulignant que : "Manco ti debbe dare affanno l'avere consigliato la guerra che ha avuto cattivo

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Dans l'*accusatoria* et la *defensoria* Guicciardini reprend les *sospetti* et les *romori* présentés dans la *consolatoria* et les inscrit dans une perspective explicitement judiciaire cette fois (les deux discours sont censés être prononcés devant la *Quarantia*, le tribunal républicain - aboli en 1512 et rétabli en 1527 - qui est souverain en matière de crime contre l'Etat) mais - ce qui est important - ces deux textes demeurent des *orationes fictae*, à l'image de ces *concioni* auxquelles l'auteur confèrera un rôle si grand dans les *cose fiorentine* qu'il les réunira dans un manuscrit particulier³¹. Il ne s'agit pas pour l'auteur de préparer sa "vraie" défense face au tribunal (le problème ne se posera que deux ans plus tard) mais d'*utiliser* la procédure judiciaire fictive comme un instrument heuristique pour faire découvrir ce que lui-même sait déjà, en procédant par étapes et approximations successives. A cet égard, même si la forme s'en rapproche, nous ne sommes pas exactement dans le cas de ces discours en partie double qu'a toujours affectionnés le Florentin : il s'agit moins ici de *fermare il punto* en évaluant les avantages et les inconvénients d'une décision que de dévoiler une *vérité*, de la rendre manifeste aux yeux de tous (la recherche de la vérité relève ici d'un dispositif théorique qui brouille ainsi les frontières de l'histoire, du droit, de la politique et de la rhétorique)³².

Il serait ainsi profondément réducteur de restreindre le discours de l'accusateur anonyme à un jeu facile et formel de Guicciardini. L'argumentation montre que c'est à la fois un adversaire et Guicciardini lui-

successo, perché oltre che per la liberazione del re la era deliberata senza el consiglio tuo, se fussi stato errore sarebbe stato di giudicio e non di volontà: ma el consiglio secondo la occorrenza delle cose fu buono, né el consultare è obligato agli effetti" (*Consolatoria...*, p. 120).

³¹ Comme le rappelle Roberto Ridolfi dans l'introduction de son édition des *Cose fiorentine* (Firenze, Olschki, 1945).

³² Bien avant la tragédie du siège de Florence, c'est là une des raisons pour lesquelles, dans ses "considérations", Guicciardini s'attachera particulièrement à critiquer le rôle positif, selon Machiavel, des accusations publiques dans la république romaine (*Considerazioni*, I, 7 et 8) ; c'est aussi une des raisons pour lesquelles, dans l'analyse qu'il fait des *Ciampi* dans les *Cose fiorentine* il insiste sur le rôle négatif des *ammonitori* (qu'il qualifie de *setta* et donc de facteur de division).

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

même qui s'expriment ici (autre illustration de la poursuite de cette dissociation, de ce dédoublement introduit dans la *consolatoria*). D'une part, le propos de l'accusateur est manifestement de nature factieuse au regard des règles de base de toute procédure juridique : il n'apporte aucun témoignage précis et se contente de postuler que ceux-ci sont trop nombreux pour les citer; il a recours à ce que l'on pourrait appeler - si l'on me permet une boutade qui montre que le procédé a toujours eu de beaux jours devant lui - une sorte de "théorie des vieux traites" (Guicciardini est condamnable sur un fait précis non parce que l'on peut montrer qu'il en est l'auteur mais parce que sa vie montre que cela aurait pu être le cas) ; l'accusateur revendique aussi le droit de priver les ennemis de la liberté des protections que les lois garantissent à tout justiciable ; il fait de Guicciardini une sorte de paradigme du mal et un responsable unique de tous les malheurs du monde³³ ; enfin, en conclusion de sa harangue, il fait pression sur le tribunal et menace d'en appeler au peuple directement si le jugement n'est pas satisfaisant³⁴. D'autre

³³ *Accusatoria*, in *Autodifesa di un politico*..., p. 183-184 : "La calamità, la ruina di tutto el mondo non nasce da altri che da te. Per te è sbandito da tutti el nome santo della pace, el mondo tutto è in guerra, in arme, in fuoco. Per te è stata data in preda agl'infideli l'Ungheria; per te è andata Roma a sacco con tanta crudeltà, con tanta ruina universale e particolare di tanti nostri cittadini; per te gli eretici dominano e' luoghi santi; per te hanno gittate a' cani le reliquie. Tu la peste, tu la ruina, tu el fuoco di tutto el mondo; e ci maravigliamo che dove abiti tu, inimico di Dio e degli uomini, inimico della patria e delle provincie forestiere, sia pieno di morbo, sia pieno di carestia, venghino tanti flagelli?"

³⁴ *Accusatoria*..., p. 185 : "Anzi ci consiste più presto la salute vostra, giudici, particolarmente, e di quelli che con tanta impudenzia aiutano questo scelerato, perché se camperà delle mani vostre, non camperà da quelle del popolo; se le arme vostre non lo amazzaranno, lo amazzaranno e' sassi e le arme di questa moltitudine, la quale se comincia a farsi ragione da se medesima, chi vi assicura che lo sdegno giusto, che la disperazione non la traporti; chi, che la si contenti del sangue di questo monstro, e non si vendichi contro a chi a dispetto del cielo e della terra lo vuole difendere, contro a chi mette nella guaina quella spada che nuda gli è stata messa in mano per fare giustizia? Non mancherà chi stimoli, chi riscaldi el popolo; io,

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

part, et ici Guicciardini n'entend pas disqualifier le propos de l'accusateur mais plutôt soulever des interrogations sur ce qui le rend possible, l'auteur met en définitive dans la bouche du "procureur" les mêmes mots, les mêmes valeurs et les mêmes raisonnements que ceux de tout bon citoyen. Cela nous montre que Guicciardini ne pose pas alors, contrairement à son compatriote Francesco Vettori, qu'il n'y a pas grande différence entre "quello stato che molti chiamano tirannico" et "questo che al presente molti chiamano popolare, o vero repubblica"³⁵ puisque tous deux seraient marqués par la même "servitù" des citoyens ou des sujets. Guicciardini, s'il a toujours insisté sur la *violenza*

se mancheranno gli altri, sarò el confortatore, el concitatore." On pourrait se référer ici à une question sur laquelle Guicciardini et Machiavelli seront en profond désaccord : le statut des dissensions dans la cité et le rôle positif ou négatif des tribuns de la plèbe. On sait que Guicciardini, contrairement à son ami, affirme - entre autres dans ses "considérations" sur les *Discours* - qu'il ne croit pas à la positivité du conflit ni au rôle positif des tribuns de la plèbe dans l'histoire romaine. Du même coup, on remarquera que, contrairement à Machiavel, Guicciardini s'inscrit dans la lignée de plusieurs penseurs humanistes du *Quattrocento* (tels Pomponio Leto, Giovanni Conversini, Poggio Bracciolini, Aurelio Lippo Brandolini, Georges de Trébisonde, Enea Silvio Piccolomini) : comme l'a montré Gabrielle Pedullà dans un article à paraître ("Concedere la civiltà a' forestieri" : Roma, Venezia e la crisi del modello municipale di res publica nei Discorsi di Machiavelli", in *Storica*, 2004) le principal reproche fait à ces tribuns est leur pouvoir exorbitant d'accusation (soit justement, ce qui va devenir chez Machiavel leur prérogative la plus précieuse). On rappellera à ce propos que Delio Cantimori signalait que les textes apologétiques de Guicciardini étaient marqués par les "aulici moduli della letteratura umanistica" (*Storia della letteratura italiana, Il Cinquecento*, Milano, Garzanti, 1966, p. 101 - cité par M. Guglielminetti in *Memoria e scrittura*, Turin, Einaudi, 1977, p. 283).

³⁵ Vettori (Francesco), *Dialogo sul sacco di Roma*, in *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, Laterza, 1972, p. 277-278. Sur la même idée, voir *ibid.*, *Sommario della Istoria d'Italia 1512-1527*, p. 145 et l'article de Marietti (Marina), "L'évocation du sac de Rome par le Florentin Francesco Vettori", in *Les discours sur le sac de Rome*, études réunies par Augustin Redondo, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 69-81.

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

politique de tout gouvernement³⁶, croit encore pour sa part à la possibilité d'un gouvernement républicain fût-il oligarchique (ses lettres de l'époque citées plus haut le montrent) et il y croira jusqu'à se fourvoyer en contribuant à placer Côme de Médicis à la tête de l'Etat en 1537, croyant ainsi donner vie à un modèle de "prince civil"³⁷. Ce qu'il nous dit ainsi implicitement dans l'*Accusatoria*, et qu'annonçait déjà le *Dialogo del reggimento di Firenze*, c'est que le même corps de doctrine, les mêmes mots, peuvent avoir des effets différents et des sens variés selon les circonstances de leur usage et les acceptions qu'on leur prête³⁸. Comme dans un clin d'oeil tragique, Guicciardini fait d'ailleurs reprendre à l'accusateur, au titre d'exemples négatifs, les noms de deux personnages qui dans deux autres de ces textes sont présentés en revanche comme deux illustrations de sages prudents (mais qui finissent mal, décapités par la justice républicaine...): le Donato Barbadori des *Cose fiorentine* et le Bernardo del Nero du *Dialogo*...

La *defensoria* permet quant à elle de poser de façon encore plus précise les limites et les critères d'un discours crédible. L'auteur y souligne d'emblée la

³⁶ Voir, Fournel (Jean-Louis) et Zancarini (Jean-Claude), *La politique de l'expérience...*, p. 209-210 (où sont commentés les liens entre des citations du *Discorso di Logrogno*, du *Dialogo del reggimento di Firenze* et des *ricordi* A 70, B 95 et C 48).

³⁷ On remarquera que Guicciardini ajoute en avril 1528 à la série B de ses *ricordi* un avertissement (B 180) repris et développé en C 21 sur la distinction constitutive entre les modalités respectives des gouvernements médicéens et républicains. De même dans la dernière rédaction de 1530 il note encore dans l'avertissement C 212 "Delle tre spezie di governi, di uno, di pochi o di molti, credo che in Firenze quello degli Ottimati sarebbe el peggiore di tutti, perché non vi è naturale, né vi può essere accetto, come non è anche la tirannide; e per la ambizione e discordia loro farebbono tutti quelli mali che fa la tirannide, e forse più dividerebbono presto la città, e de' beni che fa el tiranno non ne farebbono nessuno."

³⁸ *Dialogo del reggimento di Firenze...*, p. 336 : "gli uomini si lasciano spesso ingannare tanto da' nomi che non conoscono le cose, e però allegandosi el più delle volte nelle discordie civili il nome della libertà, e' più, abagliati da questo non conoscono che el fine è diverso".

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

nécessité de croiser toujours “conjectures”, “témoignages” et “preuves”³⁹. C’est de ce croisement que peuvent naître les lignes de force d’une lecture de la réalité historique récente autant que celles d’une instruction à décharge : la vérité ne naît pas de convictions, d’a priori ou de certitudes (les “sentenzie fatte in casa” dont parle Guicciardini⁴⁰) mais du croisement rationnel et sincère des faisceaux d’éléments formels, “historiques”, d’où peuvent émerger les conjectures et des “preuves” qui ne prétendent pas plus être définitives que celles de la *Rhétorique* aristotélicienne. La reconstruction d’une rationalité possible par ce biais ne relève en rien d’un quelconque relativisme ou scepticisme mais d’une approche prudente et progressive des *faits* que seuls peuvent favoriser le renoncement aux généralités et les compétences spécifiques d’un individu, d’un *savio* (en l’occurrence Guicciardini) qui fait partie de ces hommes prudents (*prudentes*) chers à la tradition juridique et créateurs de la juris-prudence : la posture singulière revendiquée par une personne finit par servir l’élaboration d’une lecture juste de l’histoire collective⁴¹. Sur le plan stylistique, on remarquera d’ailleurs que cette position est servie par l’atticisme prononcé de la *Defensoria*, qui tranche avec un certain asianisme de l’*Accusatoria*.

Ce qui est alors dit des définitions respectives de la “calomnie” et d’une imputation fondée relève d’un discours de la méthode qui vaut pour le tribunal de la *Quarantia* autant que pour le tribunal de l’Histoire. En effet,

³⁹ *Defensoria contra precedentem*, in *Autodifesa di un politico...*, p. 191 : “Di poi dimando a voi giudici non misericordia, non compassione, non memoria di quella benivolentia che ho avuto con molti di voi, ma una sola cosa, ed a giudizio di ognuno molto ragionevole e molto onesta: che voi non portiate qua le sentenzie fatte in casa, ma le facciate nascere e le formiate in su questo tribunale; caviatele non dalle opinione e romori del vulgo, non dalle calunnie de' maligni, ma dalle *conietture*, *da' testimoni*, *dalle pruove* che vi saranno addotte in giudizio”.

⁴⁰ Voir la citation de la *Defensoria* dans la note précédente.

⁴¹ Dans son article cité plus haut, Vincenzo De Caprio insiste aussi sur la contribution des trois textes de 1527 au processus de connaissance mais en insistant sur l’ampleur de la crise et sur la rupture avec le passé de l’auteur (cf “Nei testi del 27’ : conoscere attraverso la crisi”, *Italianistica*, vol. 2, 1984, University of Notre Dame, p. 81-93).

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Guicciardini écrit : “altra cosa è una calunnia, altra una imputazione vera. Questa ha principio, ha autore certo, ha chiarezza, ha particolari de' modi e de' tempi; vedesi la origine sua, vedesi el progresso, veggonsi e' mezzi, non si può tanto occultare che si spenga, non tanto negare che non appaia, e quanto più va innanzi col tempo, tanto più si fonda e si ferma; quella non ha capo, non ha principio alcuno certo, non si vede la fonte, né si sa lo autore; è varia e confusa, non distingue tempi, non modi; non sa dire altro che dire: ha rubato; dimandato che, come o quando, tanto ne sa uno quanto uno che venga di Egitto⁴²; quanto più si cerca manco si truova; quanto più si vuole scuoprire tanto più diventa incerta; el tempo da se stesso la consuma e la riduce in termine che alla fine chi l'ha creduta si vergogna di se medesimo d'averla creduta.”⁴³ Si l'on remplace les mots de *calunnia* et d'*imputazione vera* par ceux d’”erreurs” et de “bonne décision” - ou “bon conseil” - la phrase relève d'un manuel pour les bons gouvernants... ou les bons historiens. On pourrait pour illustrer ce propos se reporter à la fin du *ricordo* 111 déjà évoqué plus haut. Au terme de cet avertissement consacré aux jurisconsultes, Guicciardini conclut : “Vediamo el medesimo ne' medici, ne' filosofi, ne' giudici mercantili,

⁴² Voir le *ricordo* C 141

⁴³ *Accusatoria...*, p. 196 : “Une chose est une calomnie, une autre chose une imputation véridique. Celle-ci a un point de départ, elle a un auteur sûr, elle est claire, elle donne des détails sur ses modalités et ses temps ; on voit son origine, on voit son développement, on voit ses moyens et on ne peut tant l'occulter qu'elle s'éteigne, on ne peut tant la nier qu'elle n'apparaisse pas et plus on va de l'avant et plus elle est fondée et assurée; celle-là n'a ni queue ni tête, elle n'a pas le moindre point de départ sûr, on n'en voit pas la source, ni on n'en connaît l'auteur ; elle est changeante et confuse, elle ne distingue ni les temps ni les modalités ; elle ne sait rien dire d'autre que “il a volé” ; et si l'on demande quoi, comment et quand, on n'en sait pas davantage que quelqu'un qui arriverait d'Egypte ; plus l'on cherche et moins l'on trouve; plus on veut la dévoiler, et plus elle devient incertaine ; le temps suffit à la consumer et à la réduire en un tel état qu'à la fin, celui qui y a cru a honte de l'avoir cru”

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

ne' discorsi di quelli che governano lo stato, tra' quali non è manco varietà di giudicio che sia tra' legisti “⁴⁴.

Guicciardini reprend d'ailleurs cette même logique quand, dans les *Cose fiorentine*, il se met à la recherche d'une méthode de travail pour dire l'histoire de cette cité qui est en train de se défaire sous ses yeux, et la dire d'une autre façon que celle qui avait été adoptée dans les *Storie fiorentine* de sa jeunesse (fondées avant tout sur des témoignages contemporains et familiaux, pour l'essentiel de nature orale). Or, cette méthode, Guicciardini la trouve dans le croisement systématique entre ses “conjectures” et ses sources - qui jouent ici le même rôle que les témoignages divergents ou convergents dans une procédure judiciaire - et, quand cela est possible, dans l'élaboration par leur intermédiaire de preuves formelles permettant de trancher en faveur de l'une ou l'autre des interprétations. Ce qui est alors refusé, dans les *cose fiorentine* comme dans les *considerazioni* c'est bien tout ce qui fait bon marché de la reconstruction minutieuse des données et prétend se fonder

⁴⁴ “Nous constatons la même choses chez les médecins et les philosophes, dans les jugements des affaires commerciales et les discours de ceux qui gouvernent les Etats : dans tous ces cas, les jugements ne varient pas moins que parmi les légistes”. Voir aussi l'avertissement C 143 (également inséré seulement dans la dernière rédaction en 1530) : “ Parmi che tutti gli istorici abbino, non eccettuando alcuno, errato in questo, che hanno lasciato di scrivere molte cose che a tempo loro erano note, presupponendole come note; donde nasce che nelle istorie de' Romani, de' Greci e di tutti gli altri, si desidera oggi la notizia in molti capi; verbigratia, delle autorità e diversità de' magistrati, degli ordini del governo, de' modi della milizia, della grandezza delle città e molte cose simili, che a' tempi di chi scrisse erano notissime, e però pretermesse da loro. Ma se avessino considerato che con la lunghezza del tempo si spengono le città, e si perdono le memorie delle cose, e che non per altro sono scritte le istorie che per conservarle in perpetuo, sarebbero stati più diligenti a scriverle in modo che così avessi tutte le cose innanzi agli occhi chi nasce in una età lontana, come coloro che sono stati presenti, che è proprio el fine della istoria.”

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

exclusivement sur telle ou telle “narration” ou sur telle ou telle conviction acquise *avant* l’examen des faits⁴⁵.

Cependant, il n’est pas indifférent de remarquer que, dans le développement de sa *defensoria*, Guicciardini créait lui-même les conditions d’un dépassement de la pure logique judiciaire (et, pourrions-nous dire de l’extension des catégories jurisprudentielles à d’autres champs que celui de la procédure fictive en cours). En effet, l’auteur ne s’y contente pas de la simple absolution pour insuffisance de preuves : il entend être lavé de tout soupçon et prend à son compte la démonstration de la *vérité*. L’avocat de la défense ne se transforme pas dès lors en procureur mais en analyste de l’histoire et, avant tout, dans ce cas, de l’histoire de la république et de la guerre. Il souligne ainsi combien les destructions infligées au *contado* tiennent aux caractéristiques des guerres modernes⁴⁶, il analyse la question de l’ambition en matière politique⁴⁷.

⁴⁵ D’où d’ailleurs le sentiment que l’on peut avoir à la lecture des “considérations” de Guicciardini de se trouver parfois face à une critique tatillonne et somme toute guère exaltante, voire myope, du texte des *Discours* de Machiavel.

⁴⁶ *Defensoria...*, p. 219-220 : “Questi loro tristi modi sono multiplicati a’ tempi nostri, per quello che si può comprendere, dallo esempio di questi eserciti spagnuoli, che come voi sapete sono stati molto licenziosi e sottili; ma loro hanno avuto qualche giustificazione o per dire meglio qualche scusa, perché el non essere quasi mai pagati gli ha sforzati a vivere di ratto; e l’hanno fatto sì disonestamente che torna loro più utile stare con la licenzia senza pagamento, che col pagamento senza la licenzia. Lo esempio di questi ha insegnato agli altri, e come è natura degli uomini accrescere sempre el male, hanno, ancora che siano pagati, imparato a vivere nel medesimo modo; di sorte che la conclusione è questa, che oggidì gli eserciti in ogni luogo trattano male quanto possono gli amici, né e’ loro capitani che arebbono autorità di provedervi lo vogliono fare, o perché la natura inclini anche loro più al male che al bene, o perché nella licenzia di altri si approfittino ancora loro di qualche cosa, o perché col comportare a’ soldati tutto quello che vogliono, se gli mantenghino più benivoli ed abbino da loro più seguito. Né di questi eccettuo alcuno: sono stato col signor Prospero, col marchese di Pescara, con quello di Mantova, con tutti gli altri di questa ultima guerra: tutti a uno modo, tutti a una stampa.” Sur ce point, voir Fournel (Jean-

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

Quand le texte inachevé s'interrompt, il s'apprête à répondre, enfin, aux accusations d'avoir été un suppôt des tyrans toute sa vie (notamment en 1512 et en 1527) et d'avoir été à l'origine d'un conflit inutile.

De fait, dans l'*accusatoria*, au terme de son discours, l'accusateur en était arrivé à la seule imputation qui vaille (mais qui en même temps n'est pas strictement du ressort de la dite procédure judiciaire ordinaire...) : celle d'avoir été la cause de la guerre et de son cortège de destructions. A cette occasion, l'accusateur avait d'ailleurs présenté un point de vue que l'on retrouve régulièrement dans les *ricordi* et au fil des *concioni* contradictoires des *cose fiorentine* (insérées dans le texte chaque fois que Florence doit s'engager ou non dans un conflit) : l'éloge d'une certaine politique de neutralité et d'un attachement aux formes passées de règlement des conflits

Louis), "La brutalisation de la guerre des guerres d'Italie aux guerres de religion", publié dans les actes du colloque de l'ENS LSH *Barbarisation et humanisation de la guerre* (rassemblés par J.-L. Fournel et I. Delpla), in *Asterion*, ENS LSH, 2004.

⁴⁷ Guicciardini y reviendra longuement à plusieurs reprises dans les *ricordi* et ouvre la rédaction B sur un tel avertissement (voir B 1 : "Quelli cittadini che appetiscono onore e gloria nella città sono laudabili e utili, pure che non la cerchino per via di sette e di usurpazione, ma con lo ingegnarsi di essere tenuti buoni e prudenti, e fare buone opere per la patria; e Dio volessi che la repubblica nostra fussi piena di questa ambizione. Ma perniziosi sono quelli che appetiscono per fine suo la grandezza, perché chi la piglia per idolo non ha freno alcuno, né di giustizia, né di onestà, e farebbe uno piano da ogni cosa per condurvisi." ; voir aussi B 56 et C17, B 161, C 32). Sur l'ambition néfaste et ses liens avec la calomnie et le soupçon voir *Storia d'Italia*, XIX, 9 (où Guicciardini critique les adversaires politiques de Niccolò Capponi en 1529) : "Ma a queste cose si opponeva la *ambizione* di alcuni i quali, conoscendo, se erano ammessi nel governo quegli altri, uomini senza dubbio di maggiore esperienza e valore, dovere restare minore la loro autorità, non attendevano ad altro che a tenere la moltitudine piena di *sospetto* del pontefice e di loro; *calunniando* il gonfaloniere per queste cagioni, e perché non ottenesse la prorogazione nel magistrato per il terzo anno, che non avesse l'animo alieno, quanto ricercava la autorità della repubblica, da' Medici."

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

quand la riche cité marchande pouvait se passer des armes dans la mesure où elle était toujours capable d'acheter la paix au vainqueur⁴⁸.

Pour réfuter ce point de vue anachronique, Guicciardini aura besoin non pas de la *defensoria* simplement - il abandonne celle-ci au moment d'entrer dans le vif du sujet - mais de centaines de pages d'autres textes (*Cose fiorentine*, *Considerazioni*, *Ricordi* et surtout *Storia d'Italia*) qui lui permettront d'aborder la question sous différents angles et avec de multiples stratégies discursives. C'est dans ces autres textes qu'il va tenter de redonner aux mots leurs sens et d'échapper à ce doute sur la parole républicaine qu'a introduit le réquisitoire de l'*accusatoria*, de dépasser les *calunnie*, *gridi*, *sospetti*, *opinion vane* et autres *romori* qui brouillent - comme l'*ostinazione* - la connaissance des faits. Pour réussir à dire ce qui nous est obscur, pour éclaircir ce qui pourrait échapper à la connaissance des hommes. Il convient pour Guicciardini d'approfondir la réflexion engagée (dans le *Dialogo*) sur la "douceur des mots" dont il faut se méfier afin de faire mentir ce que lui-même écrivait au dataire Matteo Giberti dans un moment de découragement le 28

⁴⁸ L'accusateur anonyme déclare ainsi (*Accusatoria*..., p. 182-183 : "Non era ufficio nostro volere dare legge a Italia, volerci fare maestri e censori di chi aveva a starci, di chi aveva a uscirne; non mescolarci nella quistione de' maggiori re de' cristiani; abbiamo bisogno noi di intrattenerci con ognuno, di fare che e' mercatanti nostri che sono la vita nostra, possino andare sicuri per tutto, di non fare mai offesa a alcuno principe grande se non costretti ed in modo che la scusa accompagni la ingiuria, né si vegga prima la offesa che la necessità. Non abbiamo bisogno di spendere e' nostri danari per nutrire le guerre di altri, ma serbargli per difenderci dalle vittorie; non per travagliare e mettere in pericolo la vita e la città, ma per riposarci e salvarci. Potavamo oziosi stare a vedere le guerre d'altri, ed alla fine comperare la pace e la salute nostra con infiniti danari manco, che non abbiamo el primo di comperato la guerra e la ruina." Cette position ne doit pas être confondue avec celle que Guicciardini exprime par la bouche de Bernardo del Nero à la fin du *Dialogo* lorsqu'il constate que Florence est une puissance moyenne qui doit songer à conserver son Etat plutôt qu'à l'étendre (c'est ce constat qui fonde la critique guichardinienne de la position machiavélienne sur la nécessaire dynamique de conquête dans toute bonne république bien ordonnée et bien armée).

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

mai 1527 : “non ho parole pari ai concepti miei”⁴⁹. La guerre devient un catalyseur, le révélateur chimique d'une existence individuelle qui, dans la charge historique qui lui incombe, perd bonne part de sa singularité et acquiert, par cette perte même, un statut, une position, un lieu d'où parler et dire l'indicible et l'incompréhensible. L'examen de soi ne débouche pas sur un repli vers l'autobiographie, encore moins sur une prise de distance par rapport à la nécessaire action politique dans le siècle. Le jugement accepté de ses propres actes ouvre à un recours au tribunal de l'Histoire.

Reste que cette histoire relève de l'humanité terrible des temps étranges (*tempi strani*⁵⁰) de la guerre. Guicciardini décide encore et toujours de se frotter à cette histoire brûlante au risque de perdre cette distance acquise dans le processus que j'ai tenté de décrire : la lecture de l'événement⁵¹, l'écriture de l'actualité ne l'éloigne ni de la politique ni de l'historiographie mais rend nécessaire une histoire politique de l'actualité récente, la grande histoire immédiate du temps présent qu'est l'*Histoire d'Italie*. Si conscience malheureuse il y a, elle n'aboutit ni à une défaite de la rationalité, ni à un repli

⁴⁹ “Je n'ai pas de mots suffisants pour [dire] ce que je pense”. Les traces de cette aporie provisoire sont multiples dans les textes de cette époque : la relecture des *Discours* qu'il effectue est aussi un examen des mots parfois trompeurs de Machiavel ; les *concioni* des *cose fiorentine* sont une tentative - comme la *consolatoria* et les deux harangues fictives - de placer dans la bouche des acteurs de l'histoire les mots qui leur sont propres pour mieux comprendre ce qu'ils entendent signifier et faire (à l'occasion, il peut même noter que ces mots diffèrent selon les circonstances et le public - conseil restreint, conseil élargi, place, réception des ambassadeurs ou discours entre Florentins etc.) ; l'ultime réécriture “déflorentinisante” du lexique des *ricordi* va aussi dans ce sens.

⁵⁰ L'expression “temps étranges” pour parler de la guerre se trouve à la fois dans le *Dialogo* et dans la *Consolatoria*.

⁵¹ Peut-être parce que l'événement n'est pas pour Guicciardini “une décision, un traité, un règne ou une bataille” mais “un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée masquée” (Michel Foucault, *Dits et Ecrits*, Paris, Gallimard, 1994, vol. II (article de 1971), p. 148).

FOURNEL, Jean-Louis (2005). « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) ». In: Danielle Boillet et Corinne Lucas-Fioratto (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XVe-XVIIe siècles : actes du colloque international, Paris, 21-22 octobre 2002*. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle. P. 85-102.

sur soi, ni à une pure réaction conservatrice, ni à une sorte de pessimisme cosmique qui serait le terreau du scepticisme et du relativisme nourri de détachement propre à tant d'écritures aphoristiques. La souffrance qui demeure est celle du douloureux constat que la violence moderne des rapports de force a pris de telles formes, sur le terrain de la guerre guerroyée, qu'elle rend vaines les tentatives du droit pour rendre raison de l'Histoire. Au-delà des témoignages et des conjectures, des preuves rassemblées et de l'interprétation élaborée, restera alors de ce tribunal de l'histoire sa *sentence* douloureuse⁵².

Jean-Louis Fournel (Université Paris 8 / Vincennes - Saint-Denis)

⁵² Voir Ginzburg (Carlo), *Le juge et l'historien : considérations en marge du procès Sofri*, Paris, Verdier, 1997 (édition originale italienne 1991), p. 18 : "Dans sa célèbre formule, prononcée à l'origine par Schiller - *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht* - Hegel condensa dans le double sens de *Weltgericht* ("tribunal du monde" mais aussi "jugement dernier") le suc de sa propre philosophie de l'histoire : la sécularisation de la vision chrétienne de l'histoire universelle (*Weltgeschichte*). L'accent était mis sur la sentence (avec l'ambiguïté dont on vient de parler), mais on imposait à l'historien de juger personnages et événements en fonction d'un principe - les intérêts supérieurs de l'Etat - tendant souvent à être étranger tant au droit qu'à la morale". On comparera cette remarque au ricordo C 147 (introduit en 1530): "Erra chi crede che la vittoria delle imprese consista nello essere giuste o ingiuste, perché tutti di si vede el contrario, che non la ragione, ma la prudenzia, le forze e la buona fortuna danno vinte le imprese. E' ben vero, che in chi ha ragione nasce una certa confidenza fondata in sulla opinione che Dio dia vittoria alle imprese giuste; la quale fra gli uomini arditi e ostinati; dalle quali due condizione nascono talvolta le vittorie. Così l'avere la causa giusta può per indiretto giovare, ma è falso che lo faccia direttamente."